

PARIS : WT2I PREND LE POULS DU QUARTIER DES OLYMPIADES

Dans le cadre de l'opération de rénovation urbaine des Olympiades, la célèbre dalle du 13^e arrondissement - un chantier à 100 millions d'euros - Paris Habitat, gestionnaire de cinq immeubles, a souhaité réaliser un diagnostic « *plus social et sensible* » de ce quartier emblématique de l'urbanisme des années 70. Pour lui donner corps, la société What Time Is I.T. (WT2I) a proposé une méthode originale : investir un appartement jour et nuit, au milieu des habitants.

Un quartier de 11 000 habitants. © ailleurs.studio



« La vue s'étendait plus loin jusqu'à ces forteresses quadrangulaires construites dans le milieu des années 1970, en opposition absolue avec l'ensemble du paysage esthétique parisien, et qui étaient ce que je préférais à Paris, de très loin sur le plan architectural. » L'hommage à l'œuvre de Michel Holley est signé Michel Houellebecq dans La Carte et le Territoire, Prix Goncourt 2010. Les cinéastes ont également toujours eu une sorte de fascination pour ce décor. Belmondo s'y rend alors que les tours sont encore en construction dans L'Héritier de Philippe Labro. La Victoria de Justine Triet les aperçoit de son appartement. Leos Carax y met en scène un meurtre en sous-sol dans Holy Motors. Quant à Jacques Audiard, il est allé jusqu'à faire des Olympiades le titre de son avant-dernier film. Au rayon musique, le Stadium fut une salle courue de la capitale, « où se produisit le groupe mythique AC/DC », rappelle non sans une certaine fierté Éric Ansaldi, le créateur et animateur de Radio Olympiades.

Avec ses 11 000 habitants, la dalle est un monde en soi, une île dans le triangle de Choisy, sur les berges de laquelle accosta le « peuple des bateaux ». De fait, à moins d'y vivre, on ne monte généralement pas sur la dalle. A contrario, certains de ses habitants ne voient pas l'intérêt d'en descendre. Et quand on la traverse c'est plutôt par en-dessous. Pour percer le fonctionnement des Olympiades, il faut en faire une coupe verticale : il y a la vie sous terre, trépidante, en rez-de-voirie, où transite l'impressionnant trafic du MIN asiatique ; la vie à l'air libre, beaucoup plus calme, en rez-de-dalle, l'oxygène respiré n'étant toutefois pas le même selon que l'on joue en D1 (dalle basse) ou en D2 (dalle haute) ; et puis la vie au ciel, dans les tours. « L'identité de ce quartier est complexe, contrastée, produit d'un jeu de tensions », observe l'anthropologue Stéphane Juguet. « La dalle se dévoile progressivement, cultive ses secrets et possède une mémoire. On lui prête une âme, une dimension villageoise. Elle se joue des pleins et des vides, oscille entre le haut et le bas, l'agitation et le silence, le grand récit urbain, qui fait de ce lieu un territoire d'exception, et ses petites histoires qui irriguent son quotidien. »

Embarquer les habitants

Aux Olympiades, la mixité sociale fut une réalité avant de devenir un sujet : les quelque 3 400 logements se répartissent à parts presque égales entre privé et social. Il y a un sentiment d'appartenance au quartier et le turnover y est tout aussi faible que la vacance.

Autant dire que la rénovation d'un tel ensemble ne s'improvise pas, sauf à courir le risque d'en briser les équilibres. L'énorme travail engagé par l'Association Syndicat Libre des Olympiades (ASLO) et Paris Habitat dans le cadre de l'opération Olympiades 2030 vise à repenser ce site à part – et en particulier ses incroyables souterrains –, avec une



« Les Olympiades, la tour Anvers... du décor », dessin de David Bartex.
© David Bartex / What Time is I.T.

réflexion en profondeur sur ses accès et ses mobilités, sa végétalisation, ses liens avec les environs, ses services, dans le but de le rendre plus sécurisant et attractif sur le plan commercial.

L'enjeu n'est pas seulement de retourner l'image de la dalle vis-à-vis de l'extérieur, mais de la transformer de l'intérieur, d'ouvrir un nouveau chapitre de son histoire en capacité d'embarquer l'ensemble de ses forces vives, et au premier chef ses habitants. « C'est pourquoi en complément des diagnostics et des études de faisabilité en cours (confiées à l'AUC), nous avons souhaité nous accorder un temps d'observation sensible, l'idée étant d'aller à la rencontre de nos locataires pour comprendre comment ils vivent la dalle et par-delà qualifier l'identité actuelle des Olympiades », explique Mariana Ivancovsky, chargée de programmes chez Paris Habitat. « Pour ce faire, nous avons consulté deux sociétés mais nous n'avons pas défini la méthode. C'est What Time Is I.T. qui nous a proposé la résidence. »

A l'origine, l'équipe de Stéphane Juguet souhaite avoir pignon sur rue mais aucun local n'est disponible. Finalement, elle emménage dans un appartement vide au 12^e étage de la tour Anvers. Un lieu stratégique : à l'articulation de la D1 et de la D2, Anvers est, en effet, une sorte de sas entre deux univers, un centre de gravité qui réclame un soin particulier. Mais on ne se lance pas à l'abordage d'un immeuble de grande hauteur, avec sa technicité et ses normes de sécurité, comme on part avec son grappin à l'assaut d'un donjon de château-fort. Or pour mener leur mission à bien, les résidents disposent de huit jours, pas un de plus. Et c'est très court une semaine, quand il s'agit en premier lieu de lever des résistances voire d'af-



Une exposition dans le hall de la tour d'Anvers pour engager le dialogue avec les habitants. © WT21

fronter un climat de défiance. Heureusement, l'équipe peut compter sur l'aide de « passeurs », bien implantés dans la tour : Valérie la gardienne ou Éric l'animateur radio. Pour monter lits, canapé, tables de travail, réfrigérateur et autres mobiliers, il a fallu capitonner les ascenseurs, qui vont vite s'avérer épice de l'étude, vecteur de lien et outil de captation.

S'imprégner des pratiques quotidiennes

Lundi, sur les coups de 19 heures, les éphémères d'Anvers, Stéphane le guide, Audrey Degrendel l'architecte, Clément Cayla le géographe, David Bartex le graphiste, Marie-Pierre Detierlé la photographe, Thomas Guihard le designer et Valérie Thomas la scénariste sont enfin tous réunis dans leur tour d'observation, d'où la vue est imprenable.

Stéphane Juguet : « *Le principe de la résidence anthropo-graphique consiste à installer une équipe composée de chercheurs et d'artistes au sein d'un lieu qui devient notre observatoire sur les us et coutumes de celui-ci. Cette immersion permet de partager la vie des habitants afin de s'imprégner de leurs pratiques quotidiennes. Les données récoltées sont traitées à chaud afin d'en extraire les lignes de force qui serviront de matrice pour improviser une restitution publique en fin de résidence.* » Les modalités d'action et modes d'intervention aux Olympiades sont les suivants : entretiens flash dans les ascenseurs, rencontres à domicile, portraits photographiques, dessins et croquis, enregistrement d'une émission de radio ou encore exposition dans le hall d'entrée de la tour Anvers pour interpeller et engager le dialogue avec les locataires. Ces traces, à la fois sensibles et poétiques, sont un moyen d'incarner les approches « terrain », de donner de l'épaisseur aux analyses mais aussi d'entrer dans l'intimité des habitants en accédant à leur sphère domestique. La décoration d'un appartement, les vues sur l'extérieur, les photos posées sur la télévision : tout devient prétexte pour engager une discussion sur cet art de vivre aux Olympiades.

La réussite de cette imprégnation du quotidien passe, toutefois, par deux étapes préalables d'un cadre méthodologique éprouvé. Tout d'abord, une enquête ethnographique et ergonomique s'étalant sur plusieurs semaines, autrement dit un diagnostic des usages, permettant de confronter les intuitions à l'épreuve du terrain. Celle-ci s'appuie sur une culture de l'œil et la science de l'observation. Elle permet de prendre la mesure du contexte, d'entrer en contact avec les communautés pour capter des tranches de vie et analyser les flux, ceci dans l'objectif de sortir d'une représentation statique des espaces publics. Cela passe par plusieurs actions : la prise de connaissance des documents et supports préexistants sur la dalle des Olympiades, la réalisation d'une dizaine d'entretiens auprès d'interlocuteurs qualifiés (dans le cas présent, la mairie du 13^e arrondissement, l'ASLO, le PC sécurité,

l'école maternelle des Olympiades, la Paris School of Business etc.) et l'arpentage du territoire sur une trentaine d'heures, auquel viennent s'ajouter l'organisation de cinq visites commentées avec des habitants.

Sonder les imaginaires

S'ensuit une série de rencontres hors-les-murs afin de « *sonder les imaginaires* » qui nous constituent en tant qu'êtres humains, la société What Time Is I.T. se définissant précisément comme une « *manufacture d'imaginaires* » fonctionnant à la fois comme un think tank et un do tank dont l'activité se structure autour de trois domaines : la mise en récit des territoires, la mise en débat des visions et la mise en scène des solutions. « *Le but est de se rendre accessible, en allant à la rencontre des usagers, pour engager des conversations de rue spontanées et décomplexées sur leurs modes de vie, leurs trajectoires résidentielles, leurs désirs mais aussi de recueillir leurs critiques* », développe Stéphane Juguet.

Ce dispositif repose sur un comptoir d'échange mobile dont les propriétés techniques permettent de se déployer au cœur même des flux, en bas d'un immeuble, à la sortie d'un commerce, d'une école etc. Aux Olympiades, ce comptoir s'est déployé en six endroits, sur la dalle mais également avenue d'Ivry, afin de toucher un public plus large et diversifié qui ne s'autorise pas forcément à se rendre aux réunions de concertation. Des panneaux d'informations, construits sur mesure et dont les messages, volontairement décalés, suscitent la curiosité, complètent la mécanique, ainsi qu'un jeu de cartes, outil ludique de médiation, de nature à stimuler les fameux imaginaires et à cadrer les conversations autour de thématiques spécifiques. Exemple : si la dalle était une chanson, ce serait laquelle et pourquoi ?

De fait, en réinjectant de la surprise dans nos villes-machines, la résidence permet d'entrer en lien direct avec la population. Les premiers carottages d'Anvers tendent à démontrer de par la diversité des échantillons prélevés que le peuple de la tour n'est pas uniforme. Les habitants des Olympiades n'appartiennent pas aux mêmes mondes, ne développent pas les mêmes pratiques. Ils n'entretiennent donc pas le même attachement au quartier.

Instaurer les conditions du dialogue

Trois jours ont passé. À force d'agilité, de dédramatisation de la prise de parole et d'humour, la défiance s'est estompée et la dynamique s'est enclenchée. Progressivement, l'équipe de WT2I a glissé de son appartement-bureau vers les ascenseurs, points névralgiques de la tour et bientôt dernier salon où l'on cause. « *Nous avons rapidement été identifiés comme "les gens de l'ascenseur"* », rapporte Stéphane Juguet. « *Et entre nous, nous ne parlons*

plus des habitants de la tour mais de Mireille, Claude, Ernesto... Nous accédons à des trajectoires de vie, preuve que ce type d'ambiance permet d'instaurer les conditions d'un dialogue plus sincère dans lequel se dit ce qui ne se dirait peut-être pas dans un cadre plus formel. »

La boîte à outils de WT2I est désormais déployée dans le hall d'entrée, objet d'une véritable mise en scène. Certains ont reconnu des voisins sur les clichés de Marie-Pierre, finalement ils se feraient bien tirer le portrait eux aussi. La photographie n'est plus perçue de manière négative, les gens veulent donner la meilleure image d'eux-mêmes. La résidence permet une mise en récit mais rend aussi compte d'une humeur. Il s'en dégage une certaine fragilité qui contraste avec la force de l'architecture. L'infra-ordinaire de George Perec, ce bruit de fond du quotidien, vient s'immiscer dans l'extraordinaire.

Dimanche, dernier jour et fête de la Chandeleur. Un point d'orgue et un authentique moment d'appropriation : autour d'une « crêpes party » il y a foule en pied d'immeuble, la concertation est devenue réjouissance. On pense aux block parties de Brooklyn. Que raconte ce succès ? Que la qualité d'un lieu, quelle que soit son architecture, est indissociablement liée à la nature des liens qu'il héberge. Un quartier est attachant lorsqu'il a le pouvoir de nous lier à lui par un jeu de relations, d'émotions, de sentiments et de souvenirs. Il devient alors le réceptacle de notre propre histoire et le prolongement de nous-mêmes.

Autrement dit, pour s'extirper d'une vision statique de la fabrique urbaine, le « hard » a impérativement besoin de la vitalité du « soft ». Et dans ce registre, la résidence a démontré que la dalle des Olympiades, territoire singulier et extraordinaire, a des atouts : des ressources, techniques et humaines, et une agilité juridique, en raison de son statut d'espace privé à servitude publique, pour se réinventer en une sorte de campus des nouveaux communs urbains.

« *Chez Paris Habitat, nous souhaitons intégrer le locataire à la réflexion, faire réellement de celui-ci une partie prenante des projets, objectif atteint. Nous avons appris des choses, récolté des éléments sur la façon d'habiter la dalle, lesquels constituent une véritable plus-value pour les équipes amenées à travailler sur le site* », se félicite Mariana Ivancovsky. « *On peut dès lors considérer cette résidence comme une bonne expérience, que nous pourrions pourquoi pas rééditer.* » Au-delà de son caractère original et innovant, la démarche opère de surcroît un changement notable de paradigme, le bailleur dépassant ici la notion de logement pour épouser réellement celle de l'habitat. Une prérogative au réenchâtement de la fabrique de la ville à l'heure des transitions.

Nicolas Guillon